On lit dans l'*Abeille du Nord*, du 24 juin :

« Le général Mourawieff vient d'adresser aux communes une circulaire dans laquelle il engage les paysans de Lithuanie à former la garde rurale qui doit veiller au maintien de la tranquillité dans les villages. Il les pousse à arrêter sur les chemins les voyageurs, surtout les propriétaires nobles et les prêtres catholiques, et à dénoncer aux autorités moscovites les personnes soupçonnées de sympathies avec les insurgés. C'est de leur coopération qu'il attend le prompt rétablissement de la tranquillité publique. Le général promet aux paysans des récompenses du Czar. Il déclare que toute patience aujourd'hui est épuisée et que les insurgés qui ne veulent pas profiter de la clémence du Souverain doivent subir un châtiment mérité. » Des centaines de vos anciens seigneurs, dit-il, et des ecclésiastiques qui ont pris part dans l'insurrection sont déjà enfermés dans les forteresses et dans les prisons. Plusieurs ont subi la peine capitale prononcée par les conseils de guerre. Leurs biens sont confisqués et les revenus versés dans les caisses publiques. Le même sort attend tous ceux qui lèveraient l'étendard de la révolte. »

Italie.

On écrit de Rome, le 24 juin, que le soir du dimanche 21 juin a eu lieu l'illumination d'usage pour célébrer l'avènement du Pape. Le matin, après la cérémonie de la chapelle sixtine, le doyen des cardinaux a présenté de nouveau à Pie IX les félicitations du Sacré-Collége. Le Pape a répondu à voix basse, et cela à dessein, afin que personne ne pût sténographier ses paroles. Pie IX n'aime pas qu'on publie les petits discours qu'il improvise dans ces sortes d'occasions.

De retour dans ses appartemens, le Saint-Père a reçu l'un après l'autre les membres du corps diplomatique. L'audience de l'ambassadeur de France a duré trois quarts d'heure, ce qui prouve qu'on ne s'est pas borné à des compliments, et qu'on a parlé d'affaires. A la suite de cette audience, Sa Sainteté a paru de bonne humeur, et elle a continué ses receptions jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Turquie.

On écrit de Constantinople, 18 juin :

« On s'occupe beaucoup ici du canal de Suez. Il me serait assez difficile, eu égard au caractère naturellement indécis du gouvernement turc, de vous dire au juste où en est cette affaire, mais je puis vous assurer qu'elle est en bonne voie.

» L'ambassadeur d'Angleterre n'a pas cessé tout à fait son opposition, mais il tient depuis quelques jours un langage moins accentué. Le point qui présente le plus de difficultés, est le travail forcé contre lequel s'élève avec plus de hardiesse que de raison la note d'Ali-Pacha. C'est une question d'administration intérieure que la Sublime-Porte n'aura pas de peine à résoudre avec le vice-roi, et la compagnie en sera quitte pour quelques sacrifices de plus. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 28 juin.

Une rencontre sanglainte a eu lieu, le 23, en Podlachie, à Kzioze ; les détails manquent.

On mande de Lithuanie qu'une rencontre, dans laquelle les Polonais ont été victorieux, a eu lieu, le 23, à Oriani. Trente blessés russes ont été amenés à Grodno. Le général Muurawieff ayant fait arracher le deuil à des femmes polonaises de Wilna, a provoqué une protestation de a population. Un ordre du général Mourawieff dit que les femmes portant le deuil seront condamnées à une amende de 25 à 100 roubles.

Southampton, 22 juin.

Le *Shannon*, venant des Indes occidentales, est arrivé avec près de 4 millions de dollars en espèces. Ce paquebot a quitté la Vera-Cruz le premier juin.

Vera-Cruz, 1er juin.

On assure que les Français ont fait à Puebla 30,000 prisonniers, parmi lesquels 1,500 officiers. Les généraux ont été envoyés à la Martinique. Le bruit court que le gouvernement mexicain quitte Mexico.

Berlin, 28 juin.

Frontières de Pologue, 28 juin. — La réponse du gouvernement national polonais aux propositions des trois puissance, a été expediee aujourd'hui à qui de droit; elle arrivera par voie diplomatique.

Le rappel du général Mourawieff, annoncé par quelques journaux, est dénué de fondement; il executo la volonté de son souverain et possède sa parfaite confiance.

Copenhague, 29 juin.

Le prince Ferdinand, heritier de la couronne, vient de mourir à Copenhague. Il était âgé de 71 ans et était oncle du roi régnant.

Le général commandant en chef l'armée du Mexique à S. Exc. le ministre de la guerre.

Cerro San Juan, 18 mai 1863.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence du combat qui a eu lieu le 8 de ce mois à San Lorenzo.

Depuis longtemps je suivais les mouvements de Comonfort, espérant trouver une occasion favorable de l'aborder vigoureusement. Les troupes du general mexicain etant restees, jusqu'aux premiers jours de ce mois, dispersees sur plusieurs points entre Puebla et San-Martino d'un côte, entre Puebla et Tlascala d'un autre côte, il ne pouvait resulter aucun succès definitif d'une attaque partielle sur un de ces points, qui n'eût abouti qu'à donner l'éveil sur les autres. Mais, le 5 mai, un mouvement de concentration du corps mexicain se prononça, et sa cavalerie s'avança jusqu'à San Pablo del Monte pour tâter le terrain.

L'intention de Comonfort était évidemment de chercher à percer notre ligne d'investissement pour faire arriver un convoi à la garnison, qui, de son côté, fît ce jour-là une sortie pour lui tendre la main. Cette tentative ayant échoué, le général mexicain restant sur la route de Tlascala, vis-à-vis de San, Pablo, etendit sa droite sur le plateau de San Lorenzo, dont il fit un point d'appui où il amena du canon et se fortifia, espérant sans doute s'emparer des hauteurs du Cerro de la Cruz, battre de ce point notre ligne d'investissement en même temps qu'il eût fait un effort sur San Pablo del Monte, et réussir à jeter son convoi dans la place.

En effet. le 6, il parut vouloir mettre ce projet à execution. Des masses d'infanterie se blottirent dans les barrancas qui séparaient les deux armées, attendant sans doute l'effet de l'artillerie de San Lorenzo pour assaillir le Cerro de la Cruz; mais ces hauteurs furent fortement occupées par le général Marquez, renforcé par quelques-unes de nos troupes. L'artillerie ennemie fut contre-battue avec succès par la notre qui débusqua l'infanterie mexicaine des barrancas où elle était massée, et ce fut encore, de la part de l'ennemi, une tentative avortée.

La journée du 7 se passa, de son côté, à mieux combiner ses projets, à se retrancher fortement sur le plateau de San Lorenzo. méditant sans doute un coup décisif prochain. De mon côté, je jugeai le moment favorable au dessein que j'avais forme d'assaillir le corps de Comonfort dès qu'il serait assez concentré pour espérer obtenir un succès important en le détruisant, et j'arrêtai les dispositions pour attaquer l'ennemi le 8 au matin, en le tournant par sa droite établie solidement à San Zorenzo.

Dans la soirée du 7, quatre bataillons, quatre escadrons, huit pièces de canon et une section du génie furent réunis au pont de Mexico, l'infanterie sous les ordres du général Neigre, la cavalerie sous les ordres du général de Mirandol, l'artillerie sous la direction du commandant de la Jaille. J'avais confié le commandement de cette colonne au général Bazaine.

Celui-ci avait donné l'ordre de quitter son campement a une heure du matin, de suivre la route de Mexico dans le plus grand silence jusqu'à la hauteur de San Lorenzo, et là, de tourner à droite pour arriver au point du jour en vue de la position à enlever.

Tout réussit à souhait et sans autre incident que la rencontre de quelques vedettes et d'un avant-poste qui fut enlevé par la cavalerie du colonel de la Pena. A cinq heures du matin, les troupes, en échelons par bataillon en colonne à distance entière, précédées de la batterie de la garde et flanquées à gauche par la cavalerie, se dirigeaient, l'aile gauche en avant, sur les retranchements construits autour de l'église de San Lorenzo. Les Mexicains, quoique surpris par cette attaque, avaient cependant eu le temps de courir aux armes et avaient ouvert un feu violent d'artillerie à 1,200 mètres.

La nôtre y répondit bientôt avec succès, et toute la ligne, au pas de charge, se précipita, avec un élan irrésistable et aux cris enthousiastes de *Vive l'Empereur* ! sur la position. qui fut enlevée malgré une résistance désespérée des soldats mexicains, dont une grande quantité fut tuée à coups de baionnette. Les autres se débandèrent et cherchèrent à se sauver par le gué de Pensacola en se précipitant dans la barranca de l'Atoyac ; mais mitraillés par notre artillerie, poursuivis par la cavalerie du général de Mirandol d'un côté et celle du général Marquez, qui était descendu du Cerro de la Cruz,ces malheureux Mexicains jonchèrent la campagne de morts et de blesses jusqu'à Santa Iner, où le général Marquez, voyant l'ennemi dans une déroute complète et fuyant de toutes parts dans un affreux désordre, cessa la poursuite.

Daus ce brillant combat. l'ennemi à laisse entre nos mains : huit canons dont six rayés, trois drapeaux, onze fanions, un millier de prisonniers parmi lesquels plusieurs colonels et officiers supérieurs, la plus grande partie du convoi destiné au ravitaillement de la place de Puebla, et consistant en voitures et mulets chargés de vivres et d'effets de toute nature, ainsi qu'en troupeaux. Des munitions d'artillerie, 3,500 k. de poudre sont, en outre, tombés en notre pouvoir. Huit ou neuf cents hommes tués ou blessés et l-armée entière de Comonfort totalement dispersée tel est le résultai de cette victoire qui ne nous a couté que 11 tués et 89 blessés.

Avant de payer le tribut d'éloges qui revient à tous dans cette belle journée, je veux donner un témoignage particulier de ma haute satisfaction au général Bazaine pour la manière dont il a exécuté mes instructions : grâce à son intelligence de la guerre, à la confiance qu'inspirent aux troupes son coup-d'œil, son sang-froid et sa bravoure entrainante, elles ont été courronnées d'un plein succès.

Le général Marquez, qui a su saisir à propos le moment favorable pour compléter la déroute de l'ennemi, mérite aussi une mention speciale. Je suis heurenx de saisir cette occasion de rendre la justice qui est due à nos alliés dont le zèle seconde si bien les opérations du corps expéditionnaire.

Dans cette brillante affaire, tous ont fait noblement leur devoir. Il en est cependant qui se sont plus particulièrement distingués, et dont les noms m'ont été cités, ce sont :

En première ligne, le général Neigre, qui a si puissamment contribué au succès par son activité, son intelligence et sa bravoure qui ne s'est arrêtée devant aucun obstacle, aucun danger.

(Suit la liste nominative).

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

Monseigneur l'archevêque de Cambrai donnera la confirmation à Roubaix, les 8, 9 et 10 juillet dans nos deux paroisses et se rendra le 11 à Tourcoing.

Il résulte de l'expertise qui vient d'être faite, que les pertes occasionnées par l'incendie qui a eu lieu dans la fabrique de M. Scamps sont évaluées à 36,000 fr. pour les bâtiments, 47,000 fr. pour les métiers et 36,000 pour les matières premières. Ces chiffres forment un total de 119,000.

Il y a assurance aux compagnies la *Générale* et le *Phénix* pour une somme de 154,000 fr.

La commission des courses s'est réunie pour fixer le prix des entrées.

Tous les commissaires étaient présents.

Les prix ont été réglés ainsi :

Cartes de tribunes jusqu'à la fin de juillet	4 fr.
Voitures à quatre chevaux	20 »
Id. à deux chevaux, à 4 roues	10 »
Id. » 2 roues	5 »
Carte de pesage	10 »
Cavaliers	5 »

La commission ayant à cœur de permettre à toutes les classes d'assister aux courses, publiera, en temps, des prix moins élevés qui descendront jusqu'à 50 centimes.

En faisant souscrire d'avance, la commission a voulu assurer aux habitants de Roubaix les meilleures places, et à un prix moins élevé que pour ceux qui prendront leurs billets à l'entrée.

Jusqu'à présent plusieurs adhésions sérieuses sont arrivées et l'on peut espérer voir figurer aux courses de Roubaix des noms connus.

Nous pubierons les détails sous peu.

On nous adresse la note suivante :

« Le square Notre-Dame est, ou plutôt deviendra une fort jolie promenade dont l'utilité est incontestable. On ne saura donc trop veiller à ce que toutes les mesures soient prises pour contribuer à l'embellissement de ce jardin, dont profite un quartier destiné à prendre de plus en plus d'importauce.

» Il est question, dit-on, d'élever une fontaine au milieu du square.

» Certes, ce projet est bon en soi ; nous soumettons cependant une observation :

» Une fontaine placée au milieu devra avoir un grand développement et être, jusqu'à un certain point, monumentale.

» C'est une question d'argent, et l'administration ferait largement les choses, nous le savons.

» Mais il est probable qu'à un moment donné on voudra élever un pavillon ou une estrade destinée à recevoir *la musique* qui, ainsi que cela se pratique dans toutes les grandes villes, donnerait des séances musicales une fois par semaine.

» La place la plus convenable pour cette estrade est évidemment le centre de la promenade.

» Pour éviter une double dépense, ne serait-il pas plus avantageux de placer *les fontaines* aux ronds points qui semblent avoir été établis pour les recevoir ?

» Un architecte trouverait peut-être le moyen de faire un ensemble de la fontaine et de l'estrade comme monument commémoratif. C'est une question à étudier ; mais nous croyons, dans tous les cas, que s'il fallait faire un changement, il serait plus facile de déplacer le pavillon que la fontaine.

» Nous ajouterons une dernière observation :

» Le nombre des bancs pourrait être augmenté et toutes les portes ouvertes, de *tous les côtés*, au public.

» Il arrive souvent qu'une seule soit ouverte. Toutes les rues doivent également avoir accès à cette promenade.

» Cela est un détail, nous avons cru devoir le signaler.

» Le Conseil municipal a voté aussi des fonds pour le pavage de la rue Blanche-Maille. C'était urgent : ce quartier, qui tend à se transformer, nécessite des réparations capitales.

» L'établissement des trottoirs est indispensable et l'on voudrait voir les vieilles maisons qui bordent une partie de cette rue, disparaître définitivement; elles font *tache* dans le nouveau quartier qui s'élève.

» On réparait dernièrement le toit d'une de ces masures qu'il vaudrait mieux abattre ; les murs en terre, qui rappellent les chaumières de nos campagnes, paraissent pouvoir à peine supporter le toit. Il est probable qu'on s'est assuré de la solidité de ces murs, mais ne fut-ce que comme goût, il est à désirer que les souvenirs du vieux Roubaix deviennent de plus en plus rares.

» Roubaix doit s'élever au niveau de sa richesse, de son importance industrielle ; il est temps qu'on ne dise plus que c'est un *grand village*. Cette opinion, résultat d'un sentiment de jalousie, est fausse sans doute, mais elle a une apparence de vérité dans quelques quartiers.

» On doit donc savoir gré à l'administration des efforts qu'elle fait ; on doit les signaler. »

On lit dans le *Propagateur :*

« On assure que d'importantes modifications vont être apportées au plan projeté de la nouvelle gare de marchandises. Il serait question de doubler l'étendue de cet établissement qui s'avancerait ainsi vers la route de Douai pour venir côtoyer la rue de Valenciennes.

» L'importance qu'est appelée à prendre la nouvelle gare par suite de la création prochaine du chemin de fer de ceinture de la ligne de Tournai et dans un avenir peu éloigné, d'autres lignes plus importantes, a déterminé l'administration du chemin de fer à donner au nouvel établissement des proportions qui permettent de n'avoir jamais à regretter une exiguité. Les dispositions de la gare intérieure ont servi d'enseignement à cet égard. C'est encore le cas de dire ici : à quelque chose malheur est bon. »

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX

Du 22 au 28 juin 1863 inclus.

NAISSANCES.

24 garçons, 28 filles.

MARIAGES.

Du 22 juin. — Entre Jean-Ferdinand Vanderperre, journalier, et Sophie Vanhelslande, ménagère. — Edouard-Louis Devooght, menuisier, et Marie-Thérèse Dejonghe, couturière. —Henri-Joseph Samain, peintre en bâtiments, et Henriette-Joseph Wanin, sans profession.— Constant-Joseph Morel, chaudronnier en fer, et Marie-Jossine Cnops, couturière en robes.

Du 24. — Entre Auguste-Désiré-Joseph Werquin, gendarme à cheval, et Catherine-Amélie-Virginie Dhoye, fille de confiance.

DÉCÈS.

Du 22 juin. — Hortense-Marie-Joseph Delebecq, 15 ans, épluchеuse, rue du Moulin-Brûlé. —Léon Vanoutrive, 27 ans, journalier, célibataire, Hôpital. — Jean-Joseph Dedack, 68 ans, fileur, veuf de Catherine-Françoise Damman, rue de la Paix.

Du 23.—Joseph-Honoré Ducaté, 13 ans, fort Mullier. — Henri Vandenberghe, 25 ans, journalier, célibataire, Hôpital.

Du 24. — Juliette-Joséphine Florin, 24 ans, marchande bouchère, épouse de Servais-Romain Dequien, place de la Mairie.

Du 25. — Jules-Auguste Vanoverschelde, 23 ans, charron, célibataire, rue de la Fosse-aux-

---

Les acclamations du peuple ne cessèrent que quand don Rodriguez, cédant à un désir bruyamment manifesté, se décida enfin à faire à cheval le tour de l'arène. Il tenait à la main le ruban conquis sur le taureau et semblait avoir l'intention de l'offrir à une dame. Partout sur son passage se renouvelaient les vivats, et il remerciait les assistants du regard et du geste.

En passant devant la loge occupée par don Antonio d'Huerta et sa société, il y plongea un coup d'œil, reconnut son oncle et les deux dames, arrêta son cheval par un mouvement involontaire et demeura immobile, comme si toutes ses facultes se concentraient sur un objet unique. Et la foule, croyant deviner sa pensee, cria aussitôt : « Le ruban ! A la plus belle le ruban ! »

Soit qu'il obéit instinctivement, soit qu'il voulût expliquer par là son brusque arrêt, Rodriguez s'approcha de la clôture, mit le ruban au bout de son epée et le présenta à la jeune dame assise au fond de la loge. Elle se leva, s'avança un peu, et l'on aperçut un visage dont la pâleur de marbre s'effaçait sous les roses les plus éclatantes. Sa main saisit le ruban ; un murmure de curiosité et de surprise, ou se mêlait le nom de Tésoro, courut par toute la salle, et de nouveaux applaudissements s'élevèrent en témoignage de l'approbation donnée au bon goût du marquis.

L'autre moitié de l'arène, il faut l'avouer, fut expédiée par Rodriguez avec moins de cérémonie. Son cheval prit tout à coup une allure plus rapide, et Joséfa n'obtint même point la faveur d'un sourire, elle à qui était destiné, une minute auparavant, le trophée qui parait maintenant le sein de Paula del Tesoro.

Mais la mulâtresse n'eut pas l'air de remarquer cette negligence. L'apparition subite de la comtesse et de sa fille, qu'elle était à cent lieues de croire à Caracas, la preoccupait à tel point que ses regards ne quittaient plus la loge de ces dames. Elle eut beau faire, cependant ; elle ne put apercevoir Paula, qui, s'étant hâtée de reprendre sa place dans le fond, était redevenue invisible.

CHAPITRE XIII.

RETOUR VERS LE PASSÉ.

« Don Rodriguez a-t-il enfreint sa parole, oui ou non ? demandait dona Louisa à don Antonio, en sortant du cirque avec lui et Paula. Je crains la colère de don Escudéro quand il entendra parler de cet incident, et je regrette maintenant d'être venue.

— Mon neveu aurait certainement mieux fait de s'abstenir de cet hommage public. Mais il me semble que par sa publicite même, la chose perd tout caractere inquiétant. »

Paula, qui les précédait, s'étant arrêtée pour les attendre, ils interrompirent leur conversation à demi-voix et ne la reprirent qu'après leur arrivee au palais del Tesoro, qui, depuis quelques heures, abritait de nouveau ses anciens habitants à l'exception du comte. Paula, aspirant à la solitude, s'empressa de gagner sa chambre, et don Antonio, demeure seul avec la comtesse, lui demanda tout d'abord des renseignements sur la situation presente de la famille.

« Vous connaissez par nos lettres, répondit-elle, les épreuves dont les progrès de la révolution nous ont poursuivis jusque dans l'exil. Car les îles mêmes ne furent pas longtemps à l'abri de la contagion. Peu après notre arrivée à Cuba, où nous avions rejoint mon mari, l'insurrection éclata aussi à Carthagène. Don Escudéro se vit contraint de quitter sa ville natale et de faire des concessions au nouvel ordre de choses pour ne pas voir ses biens confisqués. Il ne les sauva qu'en promettant de ne rien entreprendre contre la republique de Carthagène. Puis il vint nous retrouver à Portorico, où nous nous etions installés provisoirement, dans l'espoir de prochains changements politiques à Caracas. Mais comme vos lettres ne nous laissaient entrevoir que des perspectives bien incertaines et pour un avenir bien éloigné, il ne nous parut pas sage de faire dépendre l'union d'Escudéro et de Paula d'une catastrophe qui pouvait tarder longtemps encore. Le jour du mariage fut donc fixé, avec le dessein de celebrer en même temps ma guérison, car je venais à peine de me rétablir.

« J'espérais que l'absence aurait refroidi le fol amour de ma fille pour votre neveu. D'un autre côté, Escudéro allait entreprendre une mission secrète à Cuba, dans laquelle sa femme devait l'accompagner. Mais quelle ne fut pas ma surprise de rencontrer chez Paula, quand je l'instruisis de mes intentions, une résistance que ne purent vaincre ni ma severité, ni les prieres de mon mari ! Par bonheur, l'antipathie qu'elle montrait à don Escudéro et le franc aveu qu'elle lui fit de son amour pour un autre ne le rebutèrent pas. Au contraire, les obstacles affermirent encore sa resolution ; il me laissa le soin de ramener ma fille à de meilleurs sentiments, et, sa mission ne souffrant point de retard, il partit pour Cuba.

« Vous savez à quels moyens divers nous eûmes recours pour influencer Paula, et quel expédient nous adoptâmes en dernier lieu. Don Escudero fut retenu à Cuba plus longtemps que nous n'avions supposé, puis contraint de s'y embarquer pour Moracaïbo, où il prend part depuis quatre mois aux préparatifs de la grande entreprise qu'on va tenter pour réduire à l'obéissance les colonies rebelles. Mon mari, de son côté, fut appelé à un autre poste ; il reçut l'ordre de se rendre à Mexico.

» Son départ coïncida avec l'arrivée de votre lettre renfermant celle où don Rodriguez dégageait Paula de sa parole. Mon mari balançait entre les larmes de sa fille et ses devoirs envers l'homme qu'il avait promis d'accepter pour gendre. Mais mon éloquence triompha de sa faiblesse ; il dit alors à Paula qu'il ne pourrait jamais consentir à son mariage avec le marquis, et il la conjura d'user de la liberté qui lui était rendue pour le cas où ses parents seraient inflexibles. Elle n'eut pas le courage de désoler son père au moment de la séparation ; se résignant à son sort, elle promit qu'après un court délai, dont elle avait besoin pour se préparer à se sacrifice, elle irait rejoindre son fiancé a Maracaïbo, où le mariage se célébrerait immediatement.

» Après le départ du comte, j'eus la joie de voir ma fille de plus en plus résignée ; ses larmes se sécherent, elle parut plus tranquille et même joyeuse, pourrais-je dire, à l'idée de faire à son père cheri nn sacrifice qu'elle jugeait immense. Il y a trois semaines, nous nous embarquâmes à bord d'un cutter qui faisait voile de conserve avec une goëlette du gouvernement; mais, entre le cap San-Roman et l'île Oruba, nous fûmes attaqués et pris par la flottille des rebelles et conduits prisonniers à la Guayra. Par un ordre de Miranda, Caracas nous fut assigné pour séjour, à ma fille et à moi.

» Combien de temps nous y retiendra-t-on, et quelles conséquences aura la rencontre de Paula avec Rodriguez ? Peut-être ai je eu tort d'assister à ce spectacle dont le marquis était l'ordonnateur. Mais à moins de cloîtrer ma fille, comment empêcher qu'elle ne le rencontrât un jour ou l'autre ? L'incident de tout à l'heure ne la rendra pas infidèle à une promesse sacree ; mais je crains le renouvellement d'une douleur qui consumera sa vie si elle se reveille avec l'intensité d'autrefois. Dieu veuille qu'Escudéro arrive et que le mariage puisse être célébré sans retard à Caracas même !

— Pas moyen d'obtenir un passeport de Maracaïbo pour les provinces insurgées, objecta don Antonio ; et puis l'Eglise ne benit point de mariages en carême.

— Vu l'urgence, elle ne refuserait pas de faire une exception, puisqu'elle a bien tolére un combat de taureaux. Escudéro doit avoir appris la capture des deux navires, nous sachant sans protection, il ne tardera pas à nous venir en aide de façon ou d'autre, car il est courageux, et il aime Paula comme peut seul aimer un homme d'un caractère énergique. S'il était ici, tout s'arrangerait ; et, une fois le mariage contracté, le cœur le plus recalcitrant se résigne ; un calme salutaire detrône la passion.

ROBERT HELLER.

(La suite au prochain numéro).